

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
 POUR LES ETATS-UNIS... \$9.00 \$4.50 \$2.25 \$0.75
 POUR L'ETRANGER... \$12.15 \$6.10 \$3.05 \$1.05

Les abonnements se paient d'avance.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
 POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$0.75 \$0.25
 POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.00 \$0.35

Les abonnements durent de 1er et de 15 de chaque mois.



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE — PRO ARIS ET FOUCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1912

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 2 OCTOBRE 1912

86ème Année

L'Etoile marocaine

Après bien des déboires et des déconvenues, le Maroc nous rapporte aujourd'hui un réconfort précieux. Je ne parle pas des résultats politiques et économiques. Il est trop tôt pour les préjuger. L'œuvre sera longue, très longue. Elle sera malaisée, même si l'on avait l'assurance qu'elle dût, pendant vingt ou trente ans, se poursuivre dans des conditions gouvernementales normales, à l'abri de la politique meurtrière qui, après avoir cinq ans durant désorganisé notre armée et notre marine, est bien capable aussi de paralyser notre effort marocain.

Je ne songe en ce moment qu'aux exemplaires d'humanité française que cette lourde opération situe, depuis quelques semaines, en pleine lumière. Je me place, si vous le voulez, au point de vue sportif, mais du plus noble des sports, puisque c'est un sport national, et sans scrupule à l'avenir, je cède à la joie de suivre le jeu harmonieux des cerveaux, des volontés et des muscles, le triomphe méthodique de l'énergie disciplinée, de la pensée audacieuse, des vertus physiques et morales, dont est fait le succès de nos troupes.

Quiconque a souffert de voir ces vertus tant de fois rendues stériles par les fautes d'en haut, comprendra l'attrait de ce spectacle : une force puissante menée par des esprits clairs.

Le chef, d'abord, apparaît hors de pair — et si parfaitement à sa place qu'avec les mœurs courantes, il est paradoxal qu'il y soit. Il a l'expérience et il a l'élan. Ce qu'il doit faire à Fez et à Marakech, il l'a fait au Tonkin, à Madagascar, en Oranie, et ce n'est pas cependant un systématique, encombré de formules qui lui manquent le réel.

Les dernières journées l'ont mis en face de la plus grande épreuve que puisse subir, en régime démocratique, un haut fonctionnaire civil ou militaire : la responsabilité de la décision à prendre seul. La marche sur Marakech était pleine de périls. Visiblement, le gouvernement n'en voulait pas. Le résident général, mieux que personne, en pouvait peser les difficultés. Mais, par un concours soudain de circonstances, la possibilité de réussir lui est apparue et, en moins d'une heure, son parti a été pris.

Vous avez lu les télégrammes qui ont retracé sommairement cet examen de situation, qui était aussi, dans le plus beau sens du terme, un examen de conscience. Ceux qui savent ainsi vouloir et résoudre sont les vrais conducteurs d'hommes, et je prise plus chez un chef cette faculté de décision que son adresse à manier les hommes. Jamais la structure mentale de nos chefs coloniaux n'a été aussi lumineusement comprise et exposée. Au début, aucun d'eux ne pensait à l'Afrique et à l'Asie. Tous rêvaient de rencontres plus proches. La plaie ouverte au flanc de la France saignait dans leurs cœurs juvéniles. Ils attendaient la revanche. Ils la voulaient. Ils y croyaient.

Les années passèrent et la paix dura. Même, après vingt ans, l'alliance russe vint consolider cette paix en la rendant tolérable. Les plus clairvoyants ne s'y trompèrent point et, conservant l'espoir, ils perdirent la foi dans les réalisations prochaines. Alors la monotonie de la vie de garnison leur parut exécrable, et le champ de manoeuvre cessait d'ouvrir son horizon sur le champ de bataille. Le métier d'instructeur les rebuta si cette instruction, à tout jamais, devait ignorer l'épreuve du feu, et, cherchant autre chose, ils trouvèrent la guerre coloniale.

La guerre européenne est toujours destructive. La guer-

re coloniale, au contraire, crée de la civilisation, de l'ordre et de l'humanité. La force devient, dans les combats d'Afrique ou d'Asie, la propagatrice de la paix. Les vaincus connaîtront demain le bienfait de leur défaite. Ils devront aux vainqueurs d'être plus policés, plus riches, plus capables un jour de se régir eux-mêmes. Bientôt même, il sera superflu de leur faire sentir la force pour les maintenir. Il suffira de la leur montrer.

Ainsi s'est formée une doctrine française, née de l'expérience, éprouvée et améliorée par elle : une doctrine dont aucun peuple n'a fait aussi vaste application, une doctrine où notre armée a su concilier le sens des réalités et le souci de l'idéal, résolvant ainsi, sur un point du moins, le problème qui par ailleurs pèse si lourdement sur notre vie nationale.

L'armée coloniale, menée par de tels chefs, ne se borne plus comme autrefois à occuper, à vaincre et à contenir. Elle devient, par ses ressources propres, organisatrice. Chacun de ses organes collabore à la tâche commune. Pour dissocier les résistances, tous les services sont coordonnés. Les achats de vivres, les créations de dispensaires, les travaux publics sont effectués dans l'ordre même que la politique suggère et que permettent d'établir les rapports des officiers de renseignements en contact quotidien avec la pensée indigène.

Pour être au niveau de cette tâche si complexe, l'officier doit acquérir la plus large compétence. Il doit être administrateur, juge, ingénieur, économiste aussi ; connaître les races et les idiomes, les coutumes et les croyances ; ménager les unes et les autres, évaluer l'influence des chefs et les facultés des habitants, accoutumer le pays soumis au paiement régulier de l'impôt, justifier ce paiement par la mise en valeur des ressources locales, fonder une justice équitable et maniable, démontrer en un mot par l'organisation du progrès la valeur de la paix française, établir un contraste perpétuel et saisissant entre les profits de l'obéissance et les risques de la rébellion.

A cette diversité de talents s'ajoute la formation du caractère. Hormis la joie du travail et de l'effort, point de plaisirs à espérer dans ces postes avancés.

L'étranger, parfois, nous juge mieux que nous ne nous jugeons nous-mêmes. Ecoutez parler des Allemands, — ceux-là du moins que n'a veuglé pas le combat. On ignore trop que c'est, dans la France actuelle, l'élément le mieux rompu aux besoins de la paix comme à celles de la guerre, le plus adapté à toutes les circonstances, le plus souple et le plus parfait.

Vogué qui portait si loin le don d'intuition, a tracé dans un de ses livres une silhouette d'officier africain. Jamais la structure mentale de nos chefs coloniaux n'a été aussi lumineusement comprise et exposée. Au début, aucun d'eux ne pensait à l'Afrique et à l'Asie. Tous rêvaient de rencontres plus proches. La plaie ouverte au flanc de la France saignait dans leurs cœurs juvéniles. Ils attendaient la revanche. Ils la voulaient. Ils y croyaient.

Les années passèrent et la paix dura. Même, après vingt ans, l'alliance russe vint consolider cette paix en la rendant tolérable. Les plus clairvoyants ne s'y trompèrent point et, conservant l'espoir, ils perdirent la foi dans les réalisations prochaines. Alors la monotonie de la vie de garnison leur parut exécrable, et le champ de manoeuvre cessait d'ouvrir son horizon sur le champ de bataille. Le métier d'instructeur les rebuta si cette instruction, à tout jamais, devait ignorer l'épreuve du feu, et, cherchant autre chose, ils trouvèrent la guerre coloniale.

La guerre européenne est toujours destructive. La guer-

re coloniale, au contraire, crée de la civilisation, de l'ordre et de l'humanité. La force devient, dans les combats d'Afrique ou d'Asie, la propagatrice de la paix. Les vaincus connaîtront demain le bienfait de leur défaite. Ils devront aux vainqueurs d'être plus policés, plus riches, plus capables un jour de se régir eux-mêmes. Bientôt même, il sera superflu de leur faire sentir la force pour les maintenir. Il suffira de la leur montrer.

Ainsi s'est formée une doctrine française, née de l'expérience, éprouvée et améliorée par elle : une doctrine dont aucun peuple n'a fait aussi vaste application, une doctrine où notre armée a su concilier le sens des réalités et le souci de l'idéal, résolvant ainsi, sur un point du moins, le problème qui par ailleurs pèse si lourdement sur notre vie nationale.

L'armée coloniale, menée par de tels chefs, ne se borne plus comme autrefois à occuper, à vaincre et à contenir. Elle devient, par ses ressources propres, organisatrice. Chacun de ses organes collabore à la tâche commune. Pour dissocier les résistances, tous les services sont coordonnés. Les achats de vivres, les créations de dispensaires, les travaux publics sont effectués dans l'ordre même que la politique suggère et que permettent d'établir les rapports des officiers de renseignements en contact quotidien avec la pensée indigène.

Pour être au niveau de cette tâche si complexe, l'officier doit acquérir la plus large compétence. Il doit être administrateur, juge, ingénieur, économiste aussi ; connaître les races et les idiomes, les coutumes et les croyances ; ménager les unes et les autres, évaluer l'influence des chefs et les facultés des habitants, accoutumer le pays soumis au paiement régulier de l'impôt, justifier ce paiement par la mise en valeur des ressources locales, fonder une justice équitable et maniable, démontrer en un mot par l'organisation du progrès la valeur de la paix française, établir un contraste perpétuel et saisissant entre les profits de l'obéissance et les risques de la rébellion.

A cette diversité de talents s'ajoute la formation du caractère. Hormis la joie du travail et de l'effort, point de plaisirs à espérer dans ces postes avancés.

DEPECHESTRANGÈRES.

BALKANS

La crise s'accroît et un conflit peut éclater d'un jour à l'autre.

Tous les états balkaniques font de grands préparatifs militaires.

Londres, 1er octobre. — Les armées des états balkaniques se préparent à la guerre avec une fiévreuse activité et le moindre incident survenant en ce moment suffirait à mettre le feu aux poudres.

Si un conflit éclate, ce qui à l'heure actuelle paraît probable, tous les petits états des Balkans, à l'exception de la Roumanie, se lèveront contre les Turcs.

qu'un troupeau égaré, victime de mauvais bergers. Un matin de 1911, le troupeau s'est révolté. Il avait, en quinze années, connu, sans en rien conclure, plus d'un réveil semblable : Fachoda, Tanger, Casablanca. Agadir, survenant après une nouvelle crise d'optimisme, lui ouvrit les yeux. Il y avait donc une autre guerre possible que la guerre civile ? Il y avait donc, en face de la France divisée, une Europe armée ?

Avec une jolie insouciance et sans même se demander si tant de fautes accumulées l'avaient laissée capable de se défendre, la France marqua qu'elle en avait assez, et qu'ayant beaucoup supporté, elle ne supporterait rien de plus. Les ministres eux-mêmes étaient surpris. Le pays les menait et les dépassait, comme l'a si bien démontré dans son discours de décembre M. le comte Albert de Mun. Tout juste avait-il la patience de supporter l'interminable entretien qui aboutit au traité du 4 novembre. L'Allemagne, étonnée, observait, incrédule. Elle ne retrouvait plus l'adversaire apeuré de 1905. On lui avait changé sa victime.

Et voici qu'aujourd'hui ce pays révolté accomplit, grâce à son armée, avec une précision merveilleuse, l'entreprise coloniale la plus malaisée qu'aucun peuple, depuis un siècle, ait jamais eu à mener à bien. Surprise encore : car cette affaire marocaine avait mal commencé. Tout récemment, les massacres de Fez avaient réveillé les effets d'un commandement divisé et d'une autorité ébranlée. En quelques semaines, tout est remis en ordre. Un chef obéissant rassemble les énergies françaises en un faisceau irrésistible. Partout la menace indigène recule.

En vain l'Espagne et ses agents soutiennent de leurs intrigues le prétendant qu'on veut voir un nouveau Moulay-Hafid. El Heiba est en déroute et le drapeau français flotte sur Marakech occupé en moins de huit jours. C'est un coup d'éclat par où s'affirme non point seulement la survivance de la "furie française", mais aussi le triomphe d'une méthode sûre de soi, qui ne laisse rien au hasard de ce que la prudence peut lui ravir, le triomphe du courage organisé sur la révolte inorganique.

Cette affirmation, les étrangers déjà en ont saisi la portée. Ils se demandent si l'impression de 1911 serait une impression durable. Nos soldats leur répondent en 1912 et requièrent par leur vaillance la confirmation de l'hommage que nous avons reçu l'an passé. L'honneur en revient aux chefs et aux troupes, à qui nous devons cet hommage, et que la France leur accorde la gratitude qu'ils méritent ! Leur étoile illumine notre ciel. Elevons vers elle nos yeux et nos cœurs !

UN DIPLOMATE.

DEPECHESTRANGÈRES.

AMÉRIQUES

Un déraillement sur le Louisville-Nashville.

Nashville, Tenn., 1er octobre. — Deux wagons-lits et quatre wagons ordinaires se sont détachés mardi matin d'un train rapide du Louisville-Nashville près de Eikmont, Ala., et sont tombés dans un ravin où ils ont pris feu et ont été réduits en cendres.

Aucun passager n'a été tué et très peu ont été blessés. Un employé d'une compagnie d'express a été brûlé.

L'incendie s'est propagé si rapidement que les passagers des wagons-lits ont dû se sauver dans leurs vêtements de nuit, en abandonnant leurs bagages. La locomotive est restée sur les rails. On croit que l'accident a été occasionné par un rail brisé.

Le train No 7 est celui qui arrive ici de Louisville et Cincinnati à 5 h 35 du soir et qui quitte Montgomery à 9 h 5.

Voici les noms des victimes publiés mardi matin par la compagnie :

M. Sam M. Chilton de Springfield, Tennessee, brûlé complètement.

M. T. Tursey, de Franklin, Ky., Mme Maggie Tursey, la femme du précédent ; M. A. L. Weisse de Nashville, M. J. W. Walker de New York, M. Percy Lusson de Nashville, M. Knoff d'Ensley, Ala., L. G. Wright de Mont Juliet, Tenn., M. Walker Bryan, de Labannon, Tenn., M. Strasburg, de Brooklyn, N. Y., Mme Bertha H. Henry, de East Highlands, Col., Mlle Madeline Roland, de Nashville, Mme J. B. Duke, de Nashville, M. Henry Martin, de Birmingham, M. Wavey, d'Ensley, Ala., le Rév. J. H. McCoy, évêque de l'église méthodiste, qui ont été blessés à différentes parties du corps.

Grave accident à bord du contre-torpilleur "Walke".

Newport, R. I., 1er octobre. — Le lieutenant Donald P. Morrison a été tué et huit marins blessés ce matin à bord du contre-torpilleur "Walke", par l'explosion d'un réservoir de vapeur.

L'accident est survenu alors que le "Walke" se trouvait au large du bateau-phare de Brenton's Reef.

Le petit bâtiment a immédiatement regagné Newport où le mort et les blessés ont été descendus à terre.

Le lieutenant Morrison était originaire du Missouri. Il était entré au service dans la marine en 1902.

Les blessés sont : le lieutenant Robert L. Montgomery, de torpilleur "Fanning" ; E. B. Crawford, maître-canonnier du torpilleur "Patterson". Ces deux officiers avaient été chargés de suivre les exercices de tir du "Walke".

Les autres blessés sont : I. M. Rumps, mécanicien de première classe ; H. L. Wilder, mécanicien de première classe ; D. S. Kelly, chauffeur de première classe ; W. E. Krauss, graisseur et F. B. Conway, graisseur.

Le "Walke" marchait de conserve avec plusieurs autres torpilleurs lorsque la partie avant de sa turbine de bord, et ainsi que le réservoir de vapeur firent explosion.

Un pavillon demandant des secours fut immédiatement hissé, et deux des autres torpilleurs remorquèrent le "Walke" à Newport, où il fut amarré à côté du navire-hôpital "Solace".

C'est sur ce dernier bâtiment que furent transbordés les blessés.

Les Loges Maçonnes.

Boston, 1er octobre. — D'après un rapport du Sovereign Grand Commander M. Barton Smith, de Toledo, au Conseil Suprême, les membres de l'ancien Accepted Scottish Rite Masonry augmentent dans toutes les parties du Nord, soumises à la juridiction maçonnique.

Ce rapport a été lu par le Sovereign Grand Commander à la seconde session de la convention du 33ème degré, 78 candidats ont été admis mardi au 33ème degré.

FRED. F. DUPUY
Constructeur Naval — Mécanicien.
Bayou St Jean, près Dumaine.
Phone-Mails 1962 L.
27 rue —

DEPECHESTRANGÈRES.

AMÉRIQUES

Une grève à Augusta.

Augusta, Ge., 1er octobre. — La grève des employés dans les trains du Georgia Railroad commencera mardi soir à 6 h. 30. Trois cents hommes quitteront le service et alors l'arrêt des trains sera complet. Tous les trains quittant le Terminal avant l'heure fixée seront conduits à leur destination.

Les officiers de la ligne refusent d'accéder aux demandes des employés. Cette grève a été provoquée par le refus de la compagnie de reprendre le conducteur M. J. E. Paschal qui a été renvoyé pour avoir violé la loi fixant à 16 heures consécutives le service des employés dans les trains. On affirme que le conducteur permettait à son mécanicien de travailler plus de 16 heures, quoiqu'il ne le fit pas lui-même.

La loi martiale dans une ville de la Georgie.

Atlanta, Ge., 1er octobre. — Le gouverneur Brown a proclamé, aujourd'hui, la loi martiale à Cumming, Ge., en prévision de troubles entre blancs et noirs.

Cette mesure a été accompagnée de l'arrivée de quatre compagnies de milice à Cumming, troupes servant d'escorte à six nègres qui ont été ramenés dans cette localité pour y être mis en jugement.

Ces six individus sont prévenus d'avoir assassiné deux femmes de race blanche, et on redoute qu'ils soient saisis par la populace et sommairement exécutés.

Il règne une vive exaltation dans cette partie de l'Etat, mais grâce aux mesures immédiatement prises par le gouverneur on espère qu'il ne se produira pas de désordres.

La nomination du Gouverneur.

Syracuse, N. Y., 1er octobre. — Les démocrates de New York se sont réunis mardi afin de nommer un candidat au siège de gouverneur, et chose extraordinaire, M. Charles F. Murphy, le leader de Tammany, qui contrôle de 400 à 450 votes, a déclaré ne pas vouloir dicter la nomination du gouverneur.

Les candidats sont : le représentant William Sulzer, le lieutenant gouverneur Thomas F. Conway, M. Martin H. Glynn président pro tempore de la convention.

La renomination du gouverneur Dix est très douteuse.

Un valeur de bonnes manières.

Cleveland, O., 1er octobre. — Un jeune homme très soigneusement vêtu, un mètre et un cahier à la main, s'est présenté lundi soir au Dunham, une maison à appartements à la mode en annonçant que son père venait de l'acheter. Comme les locataires savaient que la maison était à vendre, ils lui ont permis de visiter leurs appartements en vue de changements à opérer.

Gra de a été leur surprise de s'apercevoir un peu plus tard que beaucoup de bijoux et de choses de valeur avaient disparu avec le jeune homme.

La police s'est mise à la recherche du jeune homme, mais jusqu'à présent sans succès.

Un incendie à Long Island City.

New York, 1er octobre. — Un incendie s'est déclaré mardi matin de bonne heure dans la fabrique de produits chimiques Nicholas Cooper Works de Long Island City, une des plus grandes dans ce genre aux Etats Unis. Les pertes s'élevaient à 100,000 dollars.

La nouvelle apparition de Los Angeles "Times".

Los Angeles, 1er octobre. — Le Los Angeles "Times" a fait paraître lundi sa première édition dans son nouveau bâtiment. L'ancien avait été dynamité.